TÜSTAV ARŞİVİ • TÜRKİYE SOSYAL TARİH ARAŞTIRMA VAKFI

LES OBSÈQUES DE KEMAL ÖZGÜL EN TURQUIE

Ils étaient prêts à tirer sur le mort et sa famille !

Nous avons suivi le périple odieux qu'a dû franchir à travers le pays soumis à la dictature, Mehmet qui voulait enterrer son frère dans leur village natal

Reportage de Jean SANTON

Mehmet, le frère de Kemal, pleure.
Il est 15 heures, ce 17 novembre, lorsque dans un épais brouillard le DC 9 de la Turkish Airlines atterrit à Istanbul. Après sept longues années passées en RFA, le retour est tragique. Un furtif regard lui permet d'apercevoir le cercueil de Kemal qui est sorti de la soute de l'avion sous deux canons d'une auto-mitrailleuse.
Kemal est mort, huit jours plus tôt, assassiné de plusieurs balles dans le ventre par un vigile de l'entreprise Pirault d'Epône, où il était ouvrier. Il voulait être enterré dans son village natal.



C'est dans ce trou, au flanc de la montagne, que Kemal Ozgül, ouvrier de 20 ans, membre du PCF, de la CGT et assassiné par un vigile de l'entreprise Pirault à Epône (Yvelines), est enterré depuis le 19 novembre 1984.

DE Kemal, dans l'aéroport, on ne voit plus que son portrait que pleurs de Mehmet, s'efface lorsqu'il retrouve plusieurs de ses parents. A deux heures du matin nous devons le

imposant portrait du dictateur est affiché, décolle pour Malatya.

« N'ayez pas peur », avertit le cousin de Mehmet, en nous expliquant que de nombreux membres de la famille de Kemal doivent nous accueillir. Quelques heures plus tôt, en regardant les principaux journaux, nous avons relevé l'importante campagne « antifrançaise » qui est menée par les autorités. Sur la première page d'un journal, un dessin représente le portrait d'Hitler accroché à la tour Eiffel. En atterrissant à 20 h 30, Mehmet fond en larmes.

Il a ressorti le portrait de son frère et nous le suivons au milieu d'une haie de soldats en armes au regard méprisant. Nous sommes en pleine base de l'OTAN.

L'entrée au Kurdistan

Au bout des pistes et des installations militaires une soixantaine de personnes nous accueillent. Mehmet et sa mère se tombent dans les bras. Une des ses sœurs est là aussi. Tous les autres sont des hommes du village ou Kemal est né : Harunusagi.

Ils ont pu venir dans quatre petits cars. Il y a quelques heures à peine, l'armée ne concédait la présence que d'un seul car. Nous laissons Mehmet effondré et grimpons dans l'un des véhicules ou nous croisons le regard des hommes qui nous sonde.

Dans la nuit glaciale, notre petite



L'arrivée du cercueil, porté par la foule. Le bâtiment avec une fenêtre est l'endroit où « les femmes accouchent ».

ans qu'il a passé en prison récemment.

Nous gravissons quelques marches d'un escalier de bois vermoulu et, à la lueur d'une lampe à gaz, nous nous asseyons sur des tapis multicolores au fond d'une pièce.

Une femme alimente un petit poêle avec un mélange de bois et de crottes de mouton.

Nous sommes dans la pièce la plus chaude, la plus confortable du village.

Une vingtaine d'hommes y pénètrent alors et s'asseoient en face de nous. Certains d'entre eux fument des cigarettes. D'autres font glisser entre leurs doigts un petit chapelet. Tous nous regardent. Tous se taisent.

Ce silence durera près d'un quart d'heure.

Le corps de Kemal a été gardé à l'aéroport par les militaires mais son souvenir nous revient en plein cœur, durant ce long silence d'accueil et de recueillement.

Enfin, passé ce temps suspendu, chacun commence peu à peu à parler et apprendre l'autre. Des mots, des sourires, qui prendront fin à deux heures du matin.

Trois heures après, lundi 19 novembre à cinq heures du matin, le jour se lève avec nous.

chée, marquent l'emplacement de morts dues à la répression.

Ce sont ces mêmes pierres blanches que les militaires ont trouvées dans le camion qu'ils avaient laissé une nuit entière dans le village, peu après le coups d'Etat, en exigeant qu'il soit rempli des armes qui y était cachées. Ici, tous les villages ont rempli ces camions de pierres.

En contrebas nous discernons l'école de Kurecik. C'est ici que tous les trois mois des enfants, des hommes de la région sont rassemblés par les militaires et torturés.

Les soldats, les moutons et surtout les villageois sont sur ces montagnes, à 1.500 m d'altitude, les seules choses qui bougent.

Toutes les trois s'animent encore plus lorsque, dans un fourgon militaire, le corps de Kemal arrive au village, ce lundi 19 novembre à 11 heures du matin.

A pied le plus souvent, mais aussi sur des mulets, des ânes, des charrettes, près de 800 personnes sont venues des quatre points cardinaux. Tous se précipitent, tous portent le cercueil recouvert de toile de jute brune. Mehmet est au milieu des cris

A la demande de la CGT quatre Français ont suivi Mehmet, le frère

La cérémonie doit avoir lieu en terrain découvert. Une trentaine de militaires en kaki, mitraillette au poing, suivent l'opération de près. Les gradés ricanent. Ils comptent le temps et bousculent, pressent la foule pour qu'elle rejoigne le petit cimetière. Les femmes s'agrippent aux mottes de terre qu'il a fallu enlever pour faire la place au corps de Kemal. Les hommes accomplissent à genoux les rites coutumiers. Ils ont à peine le temps d'ouvrir le cercueil et d'y déposer deux draps blancs.

Mehmet est fou de douleur, entraîné, presque porté par la foule, qui crie sa peine lorsque trois femmes posent sur le cercueil deux autres courvertures, les plus belles du village. Les fusils pointés, les militaires rient sans retenue. La police photographie tous les présents. Les chauffeurs des camions klaxonnent impudiquement pour faire accélérer ces obsèques qui les gênent.

Kemal est cependant enterré, par les siens, avec les siens. Il est, depuis le coup d'Etat, le premier réfugié politique assassiné qui a pu être enterré dans son pays. Des femmes s'éloignent pour préparer le repas mortuaire, les villageois défilent devant la famille pour serrer les mains, mais soudain des militaires nous arrêtent

lui, comme le veut la tradition. Une dizaine de militaires en tenue kaki pointent leurs armes sur nous (voir encadré) et nous suivent.

Cinq ou six coups de flash de photographes puis l'un des soldats intime à Mehmet l'ordre de ranger le portrait de son frère, avant de le saisir par le bras et de le conduire dans un petit autocar.

Nous les suivons et nous nous éloignons de l'aéroport.

La nuit tombe. Les innombrables taxis orange allument leurs phares blancs. Des miradors braquent leurs projecteurs. Les petits autocars, les taxis, ont tous leur lumière intérieure allumée. C'est une obligation depuis le coup d'état militaire. Il fait froid.

Mehmet ne pleure plus maintenant, mais la lividité de son visage annonce que la peur remplace peu à peu la tristesse.

Le depôt est un hangar immense. La faible lumière permet d'apercevoir le cercueil de Kemal, coincé entre des balles de chiffons, des poutrelles en fer et des bidons d'essence.

Mehmet est interrogé par un policier en civil. Son cousin Aslan aussi, comme nous-mêmes.

Attente au milieu des mitraillettes

« Vous êtes journaliste au Figaro, *à* l'Aurore *? »* me demande l'homme au chapeau qui descend jusque sur le col de son imperméable. Il est 18 heures et nous attendrons une partie de la nuit, appuyés sur la barrière en fer qui donne sur le hangar. Derrière nous des barbelés brillent à la lueur de quelques phares. On aperçoit des militaires qui s'exercent au tir sur des mannequins de chiffon. Devant nous un soldat nous garde en joue. A gauche trois voitures sont stationnées, emplies de policiers en civil. A droite, dans un fourgon, d'autres portent le casque et, à la main, une matraque en bois.

Les familles des ouvriers assassinés à Châteaubriant et rapatriés avec Kemal attendent à nos côtés. Soudain un cercueil est libéré. Une trentaine d'hommes s'en emparent dans les cris et les pleurs. Porté à bout de bras, le catafalque recouvert de toile de jute, ondule pendant quelques mètres sous la lumière crue du projecteur d'une équipe de télévision.

Mehmet regarde et pleure. Deux sentinelles regardent et rient. Un peu plus tard nous repartirons, sans Kemal. Les autorités turques affirment que la mort est naturelle et qu'il faut pratiquer une nouvelle autopsie...

Dans le froid nous traversons la ville et sommes invités à boire du thé chez quelqu'un de la famille qui habite dans un quartier où les rues ne sont pas éclairées.

La pâleur du visage qui, à nouveau, avait pris le dessus sur les

Olcay. Il nous a été désigné par la police.

Dimanche matin, après une mauvaise nuit, le cousin de Kemal nous confirme qu'il doit rester sans arrêt avec nous tandis que Mehmet s'occupe des démarches auprès des autorités. A observer les gens, nous comprenons qu'il est recommandé de ne parler à personne. En Turquie, il faut se méfier du chauffeur de taxi, de l'ami rencontré dans la rue, ne surtout pas employer des mots « Kurdistan » ou « communiste ». Le pays connaît une inflation de 53 %. Ici le SMIC est à 16.000 liras, ce qui n'assure même pas les calories suffisantes pour la survie. Des cireurs de chaussures en guenilles ont posé leur petit établi en cuivre à l'entrée de l'hôtel Sheraton, débordant de lumière.

C'est à 19 heures que nous rejoignons Mehmet à l'aéroport. Nous sommes fouillés au corps à trois reprises. Il est livide.

Enfin, l'avion, dans lequel un

gne. A la lueur des phares nous prenons les pierres blanches pour de la neige. Durant une heure et demie nous traversons un veritable désert. Aucune lueur d'habitation mais, en revanche, nous doublons trois fois les girophares bleus d'une voiture de police.

La route s'arrête soudain et nous gravissons un sentier de pierre raviné par d'anciens torrents et abîmé par le passage des mulets.

Nous pénétrons au Kurdistan. Ici l'armée est en état d'alerte permanent. J'offre une cigarette à un homme qui me demande mon âge. Il me donne une poignée de petites baies sauvages au goût de pomme.

Il est minuit, ce dimanche soir, lorsque sous le ciel d'une pureté extraordinaire, nous arrivons au village.

Furtivement nous apercevons Mehmet au loin. Il s'effondre dans les bras de son père, aux cheveux et à la barbe blanche, usé par les trois

Village sous surveillance

Du pas de la porte de notre chambre nous apercevons un camion militaire qui, à 200 mètres de nous, est remplis de soldats qui ont surveillé toute la nuit les allées et venues. Ici pas d'eau, pas d'électricité, pas d'arbres et, un peu plus loin, de la neige sur les rochers.

Un paysage lunaire. Il y a l'école ou Kemal est allé jusqu'à douze ans. A côté, bâtie avec des pierres, la *« maison où les femmes accouchent »*. Sur le flanc de la montagne pelée, trois autres bâtisses abritent les villageois qui, déjà, se divisent entre femmes et hommes.

Dans le petit cimetière dont trois tombes seulement possèdent des stèles, un trou s'apprête à recevoir le corps de Kemal.

A côté, des pierres blanches, disposées en losange sur l'herbe dessé-

Pour observer et témoigner du déroulement des obsèques. Il s'agit de Anne Bruslon de la Ligue des droits de l'homme, Evelyne Mayer-Minville de l'Association des juristes démocrates, de Jean Benoit, collaborateur du journal « le Monde », et Jean Santon, journaliste de « l'Humanité ».

et des pleurs de femmes qui se frappent la poitrine et la tête couverte d'un foulard. Les larmes ne cessent de ruisseler sur les joues. Chacun cherche à toucher maintenant le bois du cercueil. L'émotion est intense et... dangereuse.

Les soldats sur les tombes

En tenue de combat, couteau à la ceinture, béret bleu et arme pointée sur la foule, une vingtaine d'hommes nous encerclent. Ils interdisent tout mouvement vers les maisons.

cousin.

Des centaines d'yeux nous voient obligés de nous tasser à sept dans une voiture et, encadrés par deux véhicules militaires, les mitraillettes pointées sur nous, partir rapidement du village. Pendant ce nouveau trajet à travers ce bout du monde, Mehmet, une fois encore, oublie ses larmes pour devenir blême. Dans les bureaux du quatrième étage du centre régional de la police, à Malatya, Mehmet n'a pas été torturé physiquement. Il l'a été mentalement. Je n'ai jamais vu un homme aussi

Dix-huit ouvriers turcs de l'entreprise Pirault à Épône (Yvelines), où Kemal a été assassiné le 10 novembre 1984, ont adhéré au Parti communiste français.
La cellule se nomme Kemal-Özgül.

livide. A s'en cogner contre les murs. Ils ont interrompu, pour lui, l'enterrement de son frère. Ils l'ont humilié profondément. Son visage est sans couleur avec juste deux points rouges à la place des yeux. Le faciès du directeur général de la police qui nous interroge est, lui, remplie de joie.

Pourquoi êtes-vous là ? Qui vous a reçu ? Où, dans quelle famille avez-vous dormi ? Que voulez-vous faire ? Qui vous a parlé ?, nous demande l'homme au corps bouffi débordant d'une chemise rose pâle trop étroite.

Nous resterons durant près de trois heures dans les locaux sinistres avant de nous entendre dire que la Turquie est un beau pays, qu'il fait bon y vivre et que la police est prête à nous aider si nous le voulons.

Nous ne le voulons pas plus que le fait de devoir dormir à l'hôtel Kent, où nous fûmes assignés à résidence. Mehmet a pu, lui, repartir pour son village, auprès de son frère. Sous le regard des militaires nous nous sommes donné une dernière poignée de main.

Sous leur regard, nous avons le lendemain pris l'avion, après avoir été fouillés au corps plusieurs fois.

Malatya, Ankara, Istanbul, partout des mitraillettes, des fouilles, les papiers photocopiés, les miradors. Je ne sais si, aujourd'hui, Mehmet est en train de pleurer. Ce dont je suis sûr, c'est qu'en nous quittant, il était d'une pâleur extrême.

Ils mentent car, même mort, Kemal leur fait peur

Regardez bien ces deux photos. Celle de gauche est parue le 18 novembre dans un journal turc. Celle de droite était, le même jour, à la « une » de l'« Humanité Dimanche ». Elles représentent la même scène. Henri Krasucki, secrétaire général de la CGT, rendait un dernier hommage à Kemal Özgül, devant l'institut médico-légal de Paris.

Sous la photo de gauche, la légende affirme : *« Une triste cérémonie. La cérémonie a eu lieu hier à Paris. Les corps de Kemal Özgül, qui a été tué par son patron, et des deux autres Turcs, qui ont été tués par un Français déséquilibré à Châteaubriant, ont été envoyés en Turquie.*

« Notre ambassadeur de Paris, Adnan Budak, notre premier consul, Ibrahim Dicleli, et les proches des victimes ont participé à la cérémonie. »

Cela est un faux. Les deux personnages de l'ambassade de Turquie en France n'était pas présents. Les fleurs posées sur le catafalque sont celles des travailleurs français qui ont répondu à l'appel de la CGT. Le syndicat avait pris toutes les précautions afin que le corps ne soit pas enlevé par les autorités turques. Ce faux est d'autant plus odieux que ce même cercueil a, durant les obsèques en Turquie, eu sans cesse les mitraillettes des militaires, pointées sur lui.





Aujourd'hui devant l'ambassade de Turquie

Comme chaque mercredi désormais, l'Association France-Turquie organise cet après-midi de 15 heures à 16 heures sur *« Garde démocratique »* devant l'ambassade à l'angle de l'avenue de Lamballe et du quai Kennedy, Paris 16e, pour exiger la libération des détenus politiques, la fin des tortures et des exécutions.

TÜSTAV ARŞİVİ
TÜRKİYE SOSYAL TARİH ARAŞTIRMA VAKFI